

Opua (Baie des Iles - Nouvelle Zélande), le 11 février 2009,



Journal de bord de la neuvième partie du voyage de Taranis aux Iles,

Une fin d'été maussade et un automne pluvieux marquèrent notre séjour d'un peu moins de quatre mois en France, entre famille et amis. C'est ainsi presque avec plaisir que nous nous apprêtâmes à retrouver la chaleur humide (et torride) de l'été néo calédonien, en repartant vers Nouméa, puis Lifou (lieu de villégiature du moment de Taranis) le 5 décembre.

La préparation d'une traversée réputée délicate ...

Après une nuit de quelques heures dans un hôtel d'un prix abordable,... donc sordide, de Nouméa, où les cafards étaient rois, nous prîmes le lendemain le petit avion pour Lifou. Nous le saisîmes à l'arraché, car notre vol avait été supprimé, faute de remplissage, et les quelques passagers restants regroupés avec ceux du vol précédent. Nous avons été attristés d'apprendre quelques jours avant de partir le décès subit de notre copain Henri (dit Lulu) capitaine de port de la marina de Wé, qui nous avait gentiment proposé d'organiser notre récupération à l'aéroport de l'île. Nous nous doutions bien, débarquant avec la vingtaine d'autres passagers, que cette récupération n'avait pu être orchestrée (nous découvrîmes d'ailleurs ensuite une complète confusion au niveau de l'administration de la marina, la pauvre stagiaire canaque



De retour à Lifou

commise d'office mit presque deux heures pour nous établir la facture du séjour de Taranis !). Mais la gentillesse des îliens fut encore une fois de la partie. Après avoir discuté pendant une heure avec un employé d'Air Calédonie de la pluie (et surtout du beau temps) celui-ci nous proposa de nous ramener à Wé (à 30 km de là) pendant sa pause, ne pouvant supporter l'idée de voir deux métropolitains rouges, suants et soufflants faire du stop sur une route déserte, en plein cagnard, et avec des sacs de voyage plus gros qu'eux !

Le réarmement du bateau fut mené tambour battant ; le décalage horaire s'étant à peine fait sentir, injecteurs sur le moteur, annexe, bôme et voiles furent réinstallées en 2 jours, avant de passer au carénage de la coque et surtout de l'hélice avec mon fort commode narguilé. Ceci me permit d'admirer une fois de plus de magnifiques poissons tropicaux qui venaient s'ébattre devant mon masque. Le nouvel alternateur Aquagen (alternateur entraîné par une hélice amarrée à l'extrémité d'un bout traînant derrière le bateau) fut fixé sur le balcon arrière et raccordé électriquement.

Enfin, un avitaillement léger (compte tenu des ressources de Lifou) fut effectué avant de mettre le cap sur la Grande Terre et Nouméa le 11 décembre dans la matinée. La traversée d'environ 140 miles ne fut ternie que par la panne du pilote automatique, dont le diagnostic fut rapidement effectué (capteur d'angle de barre HS). La pièce de rechange correspondante fut tout aussi vite mise en place et nous passâmes une nuit tranquille avec un petit vent d'est-sud-est, de temps à autre soutenu par une risée Volvo.

L'arrivée à la marina Port du Sud de Nouméa le lendemain midi se fit sans difficulté (Port Moselle affichait complet), l'accueil y fut excellent (nous avons même accès à internet sur le bateau par un réseau wifi gratuit !) et nous y prîmes rapidement nos repères (supermarché, agence de location de voitures et, accessoirement, un restaurant français de bonne facture !). Les quelques jours qui nous séparaient de l'arrivée de Jo, notre ami et futur équipier pour la traversée un peu coton vers la Nouvelle-Zélande, furent mis à profit pour finir de préparer le bateau et avitailler (de façon raisonnable, compte tenu du niveau des prix en Nouvelle Calédonie et des exigences des Néo Zélandais en matière d'importation de denrées). Le remplissage de nos bouteilles de gaz aluminium, que nous avons installées aux USA, et qui n'avait jusque là pas posé de problème s'avéra être impossible à faire par un revendeur. En utilisant radio ponton et en cherchant beaucoup, nous finîmes par trouver une petite société de services qui nous loua une bouteille locale (aux normes françaises) et un raccord ad hoc pour remplir nos bouteilles par gravité en suspendant la bouteille pleine la tête en bas à notre portique arrière. Un peu inquiets au début et dubitatifs, l'opération se fit néanmoins très facilement et en au bout de quelques heures, nous avions refait le plein de gaz et même celui d'un bateau voisin qui avait le même problème que nous ! La remise en fabrication de nos yaourts fut également un peu difficile (ceux du commerce contenant plus de gélifiant que de ferment) et nous fûmes sauvés par la pharmacie qui vendait (à parité avec l'or) des ferments lactiques !

Nous en profitâmes également pour retrouver et rencontrer avec plaisir Régine et Gérard de Galdu (que nous avons rencontrés aux Marquises), qui étaient arrivés depuis quelque temps et qui avaient l'intention de rester en Nouvelle Calédonie pour un long moment. Et, au détour d'un ponton, nous fûmes contents de reprendre langue avec Joël et Anne-Marie du bateau Oukiok, qui hivernait en même temps que nous la saison passée à Raiatea, et qui prévoyait pour la suite un programme voisin du nôtre à partir de l'Australie... La diaspora des tourdumondistes est si petite ...

Enfin, le 17 décembre, nous allâmes récupérer, avec succès, à l'aéroport de Tontouta, notre ami Jo, qui, malgré la fatigue du voyage, tint à installer séance tenante la canne à pêche et son moulinet de compétition, bien décidé à donner une formation sur le tas à des pêcheurs aussi peu performants que nous !

Le jour suivant fut consacré au peaufinage de l'avitaillement, à l'étude de la météo (pas bien enthousiasmante) et au parcours du combattant dans les bureaux de l'Administration Néo Calédonienne pour obtenir notre clearance de sortie !

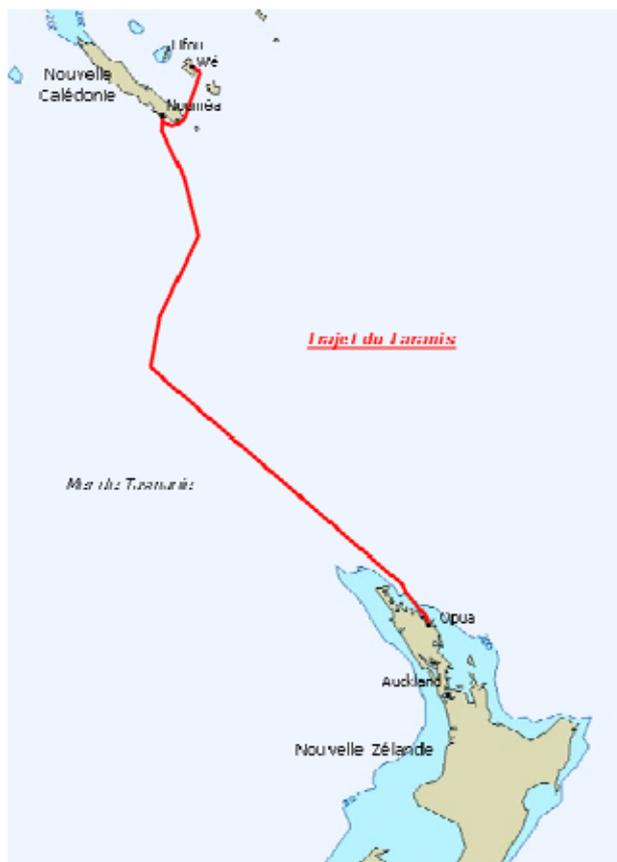
Et c'est le 19 décembre au matin, que nous dérapâmes par calme plat pour une traversée qui allait justifier sa mauvaise réputation,...



Le phare Amédée dans la pétrole

Une traversée galère entre la Nouvelle Calédonie et la Nouvelle-Zélande ...

La météo prévoyait de tous petits vents de sud-est qui devaient, dès le lendemain, se renforcer progressivement, ce qui, compte tenu de notre route, ne nous plaisait qu'à moitié (voire pas du tout !). C'est au moteur et par une chaleur accablante que nous passâmes le phare Amédée (au sud-ouest de la Nouvelle Calédonie), et, jusqu'au petit matin du jour suivant, nous ne pûmes renvoyer les voiles que par intermittence pour essayer d'avancer un peu au près serré en ne s'écartant pas trop de la route directe.



C'est au bout de 24 heures qu'à notre grande surprise (mais pas à celle de Jo) nous prîmes notre premier poisson, une belle dorade coryphène (ou mahi mahi) d'à peu près un mètre de long, qui vint avantageusement garnir le frigo. ! Le moral, alors au beau fixe, en prit un petit coup quand, quelque temps après, nous nous retrouvâmes gîté au près serré avec 20 nœuds de vent réel, un ris dans la grand voile, et le vent en plein dans le nez par rapport à la route. Mais, comme notre fidèle guide (Jimmy Cornell) nous en avait averti, c'était quasiment normal et il nous conseillait de résolument faire de l'ouest, les vents d'ouest que nous devons rencontrer ensuite en descendant se chargeant de nous remettre sur le bon chemin.

En milieu d'après-midi du 20, le moral accusa à nouveau le coup, lorsque le vent fraîchit à 25 nœuds, toujours sud-est, et que le deuxième ris fut pris sous une pluie battante. A 70 degrés de la route directe, Taranis passât la nuit sur son

bouchain, sous une pluie devenue diluvienne et en commençant à piquer du nez dans la plume, la mer se formant rapidement. La seule maigre consolation était que l'Aquagen fonctionnait bien et permettait d'espacer les démarrages du groupe pas trop recommandés avec cette forte gête.

Au petit matin, nouvelle augmentation de la force du vent qui passa à 27 nœuds (vent réel), visibilité quasi nulle sous la pluie, prise d'un troisième ris dans la grand voile, cap de plus en plus éloigné de notre route, mer de plus en plus grosse... et moral de plus en plus près des chaussettes ! Et la cerise sur le gâteau, c'était une météo (qui s'était révélée jusqu'ici fort exacte) qui nous prévoyait un renforcement des vents de sud-est !

Puis, en milieu de matinée, contrairement à notre attente, le vent s'essouffla,...les ris furent largués les uns après les autres, et le moteur fut même redémarré pendant une heure. Court répit, car en début d'après-midi, vent de 20 nœuds à nouveau, prise d'un ris... puis d'un deuxième dans la nuit suivante, puis d'un troisième le 22 au petit matin. Le vent atteignait alors 30 nœuds, le cap était à presque 90 degrés de la route (mais nous continuions à faire obstinément de l'ouest, persuadés de rencontrer de bons vents plus tard), le bateau était



Un beau mahi mahi

transformé en baratte par une mer hachée et grosse, et l'équipage brassé en atmosphère humide (car il pleuvait toujours !). Les seuls moments bénis étaient les mises à la cape qui s'imposaient pour mettre le bateau à l'horizontale et faire tourner le groupe et le dessalinisateur (moment que subrepticement nous prolongions un peu pour mieux les savourer !). Le vent ne commença à réellement mollir qu'en fin de soirée où 23 nœuds et 2 ris nous donnèrent l'impression de nous retrouver au paradis (si ce n'était

que nous mettions maintenant franchement cap sur l'Australie !).

La journée du 23 décembre vit le vent décroître progressivement par paliers, nous permettant de faire route plus directe vers la Nouvelle Zélande au moteur pendant quelques heures, avant de fraîchir à nouveau en soirée, mais toujours de sud-est ! La météo, qui s'était avérée fiable, nous annonçant des vents faibles (mais toujours de sud-est) pour les 3 jours à venir, nous décidâmes de changer d'amure, en faisant de l'est (les vents d'ouest tant attendus devenant de plus en plus hypothétiques !). C'est au milieu de la nuit, (après s'être assurés que nos réserves de gasoil seraient suffisantes) que nous mîmes en route le moteur, d'abord en s'appuyant avec la grand voile, puis en route directe lorsque le vent tomba en dessous de 10 nœuds.

Le beau temps était revenu pour notre réveillon de Noël. Foie gras et champagne apportés par notre compagnon de route améliorèrent l'ordinaire de façon spectaculaire, mais le retour du beau temps fut fêté avec encore plus d'enthousiasme que Noël !

Les 25, 26 et 27 décembre, les longues heures de marche au moteur n'étaient interrompues que pour les vérifications de niveau d'huile et d'eau de ce dernier. La température avait progressivement diminuée et nous avons dû ressortir les petites laines : elle était d'un peu moins de 20°C la nuit et ne dépassait pas 23/24°C le jour. Le 26, l'appel par BLU des douanes néo zélandaises pour annoncer notre arrivée (que nous avons déjà anticipée par mail) nous occupa un bon moment, notre oreille étant encore peu accoutumée à l'accent du pays ! Et le 27 au petit matin, après avoir pris un beau (et bon) thon rouge, nous eûmes la joie d'avoir la terre promise en vue. Cette joie fut de courte durée au vu du bulletin météo du matin, qui nous annonçait des vents fraîchissant progressivement jusqu'au coup de vent pour le lendemain midi, direction...sud-est. Dans l'après-midi, après avoir bricolé un (tout) petit moment à la voile à tirer un nouveau bord carré, la décision fut rapidement prise (à l'unanimité) de forcer le régime moteur pour arriver en début de matinée à Opua avant ce fameux coup de vent. Les 40 miles restants nous parurent un peu longs dans le vent qui forcissait et la mer qui se creusait, mais notre vaillant Volvo fit merveille. Le 28 décembre à 8 heures, nous nous amarrions, un peu flagadas mais heureux d'être arrivés, au ponton d'attente des douanes (à nouveau prévenues quelques heures avant par VHF), après une traversée de 9 jours, faite à une moyenne désespérante de 4,1 nœuds sur le fond (avec 120 miles de plus au compteur par rapport à la route directe).

Une toute petite croisière côtière tranquille ...

Il fallut attendre quelques heures nos officiers de douane et de quarantaine, qui venaient de Whangarei en voiture, pour faire notre clearance. Ce fut fait avec beaucoup de bonhomie et de professionnalisme et, à part le prélèvement de nos poubelles et d'une feuille de notre bouquet d'anthurium (l'explication technique du pourquoi de l'enlèvement de cette feuille nous

échappa un peu...), nous nous en tirâmes sans dommage et avec, en plus, un petit sac cadeau de paille maori contenant de la pub sur Opuia ! En milieu d'après-midi, nous étions amarrés au ponton de la marina, prêts à remettre le bateau à niveau après cette difficile traversée.

Mais, le problème urgent à régler qui nous préoccupait depuis quelques jours était l'accueil d'un couple d'amis, Christiane et Jean-Claude, que nous avions initialement prévu de récupérer à Auckland, à l'arrivée de leur avion, avec une voiture de location,... le 28 décembre à midi. Nous avons heureusement anticipé notre retard et, grâce à un actif échange d'emails, nous nous étions mis d'accord pour qu'ils prennent, eux, une voiture à l'aéroport et nous rejoignent dans la soirée ou le lendemain matin à Opuia. En début de soirée, ne voyant rien venir, nous décidâmes d'aller au restaurant pour fêter notre arrivée et c'est là, qu'ayant juste terminé nos ripailles, nous vîmes, à notre grande surprise, arriver nos copains, rescapés d'un long voyage mouvementé. Tout en mangeant, ils nous racontèrent leur odyssée, qui valait son pesant de mélasse : après un peu plus de 24 heures de vol et presque 48 heures de voyage, en découvrant nos mails au fil de celui-ci, ils avaient foncé chez les loueurs de voiture à l'aéroport d'Auckland pour s'entendre dire qu'en pleine période de fêtes et de vacances il n'y en avait pas de disponible. Ils avaient alors attrapé au vol une navette et un bus pour Opuia, qui les avait déposé à quelques kilomètres de la marina, là où une charmante dame les avaient amené jusqu'à celle-ci avec sa voiture... pour se casser le nez sur des portes de pontons fermées à clef. A force de crier pour nous appeler, sans succès, un plaisancier local était sorti de son bateau pour les aider à nous trouver et nous les avait conduit jusqu'au restaurant, se doutant que nous ne pouvions être que là ! Les retrouvailles furent joyeuses et bruyantes !



La côte ouest de l'île du nord

Le lendemain et le surlendemain furent consacrés à la récupération du décalage horaire et à la maintenance du Taranis. Le remplacement de la chaîne d'ancre, de l'alimentation des feux de route, dont le câble avait fondu dans la baille à mouillage en se dénudant par frottement à la traversée du pont dans le balcon avant, la réparation du bimini sur lequel la bôme avait frotté, nous prirent un bon moment. Lavage des vêtements et nettoyage du bateau en prirent un autre, et enfin la recherche du point de

chute du Taranis avant notre retour en France programmé mi-février pour 2 mois occupa le reste du temps ! Heureusement les ressources d'Opuia étaient importantes : shipchandler très bien fourni, fournisseur de batteries au top, chantier pour carénage et mise à l'eau bien équipé, stationnement de longue durée possible sur un ponton à bon prix, (ponton-digue du port, bien abrité, non relié à la terre, sans eau ni électricité).

Enfin, le 31 décembre au petit matin, tout le monde était prêt au départ pour une mini-croisière vers le sud. Après quelques heures au moteur dans une brume épaisse qui se dissipa assez vite pour laisser place à un soleil resplendissant, le vent se leva et s'établit à 20 nœuds...de nord-ouest. Ce que nous avons tant attendu arrivait et nous déboulâmes tout schuss sur Tutukaka marina sous grand voile haute et génois tangonné. Et pour couronner le tout, nous prîmes deux thons jaunes, des "aribouilles" - mot de patois landais un peu dédaigneux désignant des poissons de petite d'envergure, selon notre ami Jo ! - que nous trouvâmes cependant parfaitement adaptés à nos besoins et qui venaient compléter notre formation active aux techniques de pêche à bord du Taranis !



Bonne année de l'équipage !

Malheureusement, les ressources de Tutukaka ne furent pas à la hauteur de nos espérances pour un réveillon de fin d'année ! Le restaurant de la station balnéaire était complet et nous dûmes nous rabattre sur le club nautique qui nous baillât des beignets de coquilles Saint Jacques un peu insipides sur le coup de 19 heures, le service s'arrêtant à 20 heures pour laisser place à un orchestre un peu country, un peu rock, un peu pas bon. Celui-ci, qui cessa ses activités à 23 heures, ne permit même pas à Christiane et Jean-Claude de laisser s'exprimer leurs talents de

danseurs quasi professionnels. La soirée se finit cependant en beauté sur un coup de champagne acheté à Nouméa qui, même avec du cassis, empestait le bouchon ! Mais il en fallait plus que cela pour ternir notre plaisir et notre bonne humeur à l'avènement de 2009 !

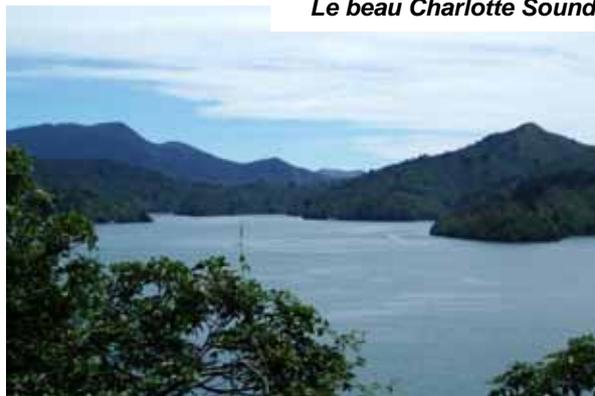
Le premier jour de l'année se passa à buller et à se promener à Tutukaka et le 2 janvier de bonne heure, nous remettons le cap sur Whangarei pour une étape tranquille (au moteur) de 35 miles. Nous avons en effet choisi la marina de "Whangarei Town Basin" comme point de départ d'un tour en voiture à travers les deux îles de la Nouvelle Zélande car elle se trouve au cœur de la cité de la 3^{ème} ville de l'île du nord après Auckland et Wellington, la capitale. L'après-midi du 2 fut consacrée à la réservation de la voiture, d'une place d'attente pour le Taranis entre 4 pieux au milieu de l'eau, de nos billets de retour pour la France, et de la préparation des valises pour notre périple au pays des Kiwis !

Un périple au pays des Kiwis ...

C'est ainsi que le 3 janvier, dès l'ouverture de l'agence de location, nous nous entassâmes dans notre break un peu poussif avec les bagages de l'équipage, que nous devions déposer au fil du voyage. Nous étions rapidement tombés d'accord sur l'itinéraire qui privilégiait la visite de l'île du sud, celle-ci étant, aux dires des guides, la plus diversifiée dans ses paysages, son extrême sud se trouvant à plus de 46 degrés sud (en plein dans les 40^{èmes} rugissants). Cette journée pluvieuse fut consacrée à la longue descente en direct de l'île du Nord, très touristique (nous en eûmes un bref aperçu en restant coincés presque une heure dans un bouchon de vacanciers près du lac Taupo). Ceci afin d'arriver, tard le soir, au motel de Wellington, de façon à être à pied d'œuvre, le lendemain matin pour prendre le ferry. La conduite à gauche n'avait plus de secret pour nous, si ce n'est que, de temps à autre, au sortir d'un croisement, nous nous retrouvions inopinément sur la voie de droite !

Le lendemain, la traversée en ferry se fit par un temps superbe qui nous permit d'admirer le très beau Charlotte Sound, bordé de montagnes couvertes de sapins, que nous admirâmes une heure durant, avant l'amarrage. De Picton, nous suivîmes ensuite une route pittoresque qui longeait la côte en tortillant beaucoup et qui nous conduisit à Nelson, le grand port tout au nord de l'île du Sud (à l'entrée du Marlborough Sound). Malgré la visite du

Le beau Charlotte Sound



musée local, nous ne pûmes connaître l'origine du nom de la ville, qui était manifestement lié au fameux amiral, mais dont l'évènement fondateur nous échappa. Cette ville charmante avait en son centre une cathédrale anglicane néo gothique de belle taille (construite en pierre et en béton à la fin du 19^{ème}/début du 20^{ème}) et de jolies maisons victoriennes. Nous retrouvâmes cette disposition et ce style dans toutes les villes visitées de Nouvelle Zélande, le passé architectural du pays remontant quelques années après l'installation des premiers émigrants (vers 1830/1850). Nous logeâmes pour la nuit à quelques kilomètres de là, à Havelock, petite station balnéaire où nous découvriâmes la traditionnelle cuisine anglosaxonne (dans ce qu'elle a de pire) avec des jarrets d'agneau quasiment impossibles à décortiquer et encore plus à mastiquer, ou un Tbone steak qui n'avait rien à envier à une semelle de cuir fatiguée, et un hôtel à l'ancienne comme il en existait en France au milieu du 20^{ème} siècle !

Le 5 janvier, nous descendions, en la longeant, la côte est, en traversant Kaikoura, la capitale de la langouste en Nouvelle Zélande (que nous dédaignâmes à l'heure du breakfast !), pour arriver à Christchurch, capitale de l'île du sud et du rugby mondial. Avant le choix du motel, nous tentâmes, sans succès, de visiter une propriété viticole, mais nous eûmes juste le loisir de goûter un vin cher et d'une qualité aussi faible que ceux que nous avons déjà essayés (et que nous essayâmes ensuite) - les vigneron français n'ont pas trop à craindre la concurrence néo zélandaise, au moins avant de nombreuses années !



Le cratère d'Akaroa

Le jour suivant fut consacré à la visite de cette ville de Christchurch, pèlerinage mythique pour les rugbymen émérites et les admirateurs des All Blacks (dont Jo faisait et fait toujours partie). Nous commençâmes par aller à Akaroa, station balnéaire prisée, située sur une presqu'île volcanique proche de la ville, où une petite colonie française s'établit, juste après la prise de possession de ces îles maories par les anglais. Mais la bourgade en a gardé le souvenir à travers son intéressant musée, ses rues et ses

maisons où quelques noms français subsistent. Mais les nombreux drapeaux français sont plus là pour attirer le touriste que pour affirmer notre présence ! Après un détour par le Jade Stadium, et le remarquable Sports Bar (également dédiés aux All Blacks) où un écran géant et des gradins permettent de suivre les matchs en dégustant une bière, la visite du centre ville de Christchurch, de sa belle cathédrale (anglicane) et de ses boutiques nous occupa le reste de la journée. Ne voulant pas prendre de risques, nous finîmes celle-ci par un excellent repas chinois, apprécié à sa juste valeur par les anciens résidents de l'Empire du Milieu que nous étions !

Après avoir déposé Jo à l'aéroport le matin du 7 janvier, nous mîmes cap au sud vers Dunedin, toujours en longeant la côte est, par une température de plus en plus fraîche, n'excédant plus les 17/20°C. Dans cette ville de cachet écossais, nous visitâmes une (très) riche maison bourgeoise du tout début du 20^{ème} siècle, entièrement meublée et fort bien aménagée avec un très beau jardin dominant la ville. Le soir, nous arrivions à Gore, au milieu du sud de l'île du Sud où, suivant les conseils de notre logeuse, nous eûmes l'infinie et très agréable surprise de découvrir un restaurant de bonne cuisine (avec sûrement un chef étranger !), où il suffisait, pour avoir de la viande à point, de la commander bleue, viande qui était (et est de façon permanente en Nouvelle Zélande) excellente, quelle soit sa nature - bœuf, mouton ou porc !

Le lendemain, nous entrions dans la plus belle partie de notre périple, au milieu de montagnes verdoyantes mais sauvages où des milliers de moutons (et parfois de vaches) paissaient, rassemblés en troupeaux d'une densité surprenante. Nous rejoignîmes le sud de la côte ouest à Milford Sound, où nous fîmes une croisière de quelques heures au milieu d'un fjord (rappelant l'Alaska ou la Norvège, aussi bien par la beauté de ses paysages que par sa pluie battante) découvrant des myriades de cascades, des phoques sur les rochers et le pingouin (de service). Nous dormîmes à Te Anau, bourgade située au bord d'un grand et joli lac de montagne.



Milford Sound !

Le 9 janvier, nous prîmes la route de l'intérieur, très montagneuse, passant par les grands lacs : après le lac Te Anau, ceux de Wakatipu, Wanaka, Pukaki et Tekapo se succédèrent. La traversée rapide de Queenstown eut malheureusement lieu sous la pluie, et nous préférâmes nous diriger vers Arrowtown, une des capitales de la ruée vers l'or en Nouvelle Zélande qui enflamma celle-ci de 1862 jusqu'au début du 20^{ème} siècle. Un musée très bien fait retraçait "en direct live" l'histoire de cette ville et de sa vallée qui connut son heure de gloire il y a un siècle. Enfin c'est sous un soleil radieux que nous arrivâmes dans l'après-midi à Wanaka, station balnéaire importante au pied du lac portant ce nom, jetâmes un coup d'œil à un petit parc de loisirs spécialisé dans les puzzles en tout genre et fîmes du shopping à tire larigot.



Le Mont Cook

Nous mettions cap le lendemain sur le lac suivant (Putaki), et fîmes un crochet vers les chaînes de montagnes enneigées Burnett, le Mont Cook (Aoraki en maori), le plus haut de Nouvelle Zélande (3754 m), cible privilégiée des alpinistes locaux et le glacier Tasman (du nom du découvreur hollandais de la Nouvelle-Zélande (Abel Tasman). Après un coup d'œil sur le lac Tekapo, nous rejoignîmes la côte est un peu en-dessous de Christchurch, à Ashburton, petite bourgade sans intérêt.

Le jour suivant, grande étape le long de la côte est que nous avons déjà parcourue, pour rejoindre Nelson où nous marchandâmes âprement un motel 4 étoiles (étant devenus de fins connaisseurs en matière de prix !). Nous remontâmes au-delà de Nelson le long du Marlborough Sound pour aller voir Kaiteriteri et ses magnifiques plages de sables dorées (à cause de l'érosion du granit omniprésent dans les montagnes proches), puis dînâmes dans le charmant port de pêche proche de Mapua, spécialisé dans le fumage du poisson.

Nous reprîmes le ferry le 12 janvier pour revenir dans l'île du Nord, et si le temps était toujours beau, le vent soufflait dur et la mer était déjà formée. Du haut de notre gros ferry, nous pouvions voir les pauvres petits voiliers remontant au près en tapant dans la plume ! Nous nous arrê tâmes après Wellington entre une voie ferrée et la grand-route dans un motel d'un standing moyen (pour ne pas dire presque crasseux) où toute la nuit nous eûmes l'impression saisissante d'essayer d'éviter de se faire écraser par des trains sifflant à tue-tête ou des camions vrombissant à un jet de pierre de là !

Le lendemain, un peu distraits, nous eûmes beaucoup mal dans la navigation routière et fîmes de nombreux crochets en remontant vers le nord avant d'arriver à Rotorua, ville touristique située à côté d'un lac volcanique, autour duquel le sol était parsemé de fumerolles et de mini geysers d'eau sulfureuse. Nous étions surtout passés là pour voir un village (ou plutôt un quartier) maori, rare vestige de la peuplade d'origine réduite à la portion congrue (aujourd'hui à peine 12% de la population) et dont il reste fort peu de traces. Puis nous allâmes enfin voir (en chair et en os, car nous en avons vu de nombreux empaillés) dans un parc zoologique, le fameux kiwi, emblème du pays, mais en voie de disparition depuis l'introduction dans l'île de prédateurs tels que chiens, chats, opossums,... C'est un petit oiseau un peu pelé qui ne vole pas, vit dans l'obscurité en se nourrissant de vers dans les souches ou l'humus des forêts et n'a aucune défense naturelle... Heureusement que les autochtones se sont occupés de la survie de l'espèce ! Et le soir, nous étions à Matamata à un peu plus de 100 kilomètres d'Auckland dans un motel à nouveau situé au bord de la route et pas très loin de la voie ferrée !



Un paysage néo zélandais surprenant

Nous atteignîmes Auckland dans la matinée du 14 janvier et nous plongeâmes avec courage dans la circulation dense de cette métropole (1,5 millions d'habitants), après avoir eu un peu de mal à dégoter un motel près de l'aéroport, tenu par des chinois, et dont le standing correspondait à ce que nous avons connu là-bas : murs et canapés tachés et d'une saleté telle qu'il était difficile d'imaginer s'asseoir dessus, ampoules nues sur les lampes de chevet, petit banc de bois devant le placard de salle de bains pour éviter d'en ouvrir les portes (ce que nous regrettâmes d'avoir essayé de faire), chasse d'eau sifflante de façon tellement lugubre qu'elle semblait à chaque fois accomplir son dernier remplissage, et le soir, en prime, nous découvrîmes une puce sauteuse grassement nourrie dans les draps !... mais c'était très bon marché pour être aussi près de la ville et de son aéroport, et il y avait (bien sûr) de la place !



**Auckland,
capitale mondiale de la voile !**

La visite d'Auckland, grande ville moderne aérée mais sans monuments ou immeubles remarquables (excepté une tour moderne plantée au centre), ne nous laissa que peu de souvenirs, excepté son remarquable musée maritime (qui était également un musée historique et ethnographique du pays). Cette cité peut à juste titre s'enorgueillir d'être une des capitales mondiales de la voile (pratiquement au niveau de La Rochelle !) et d'avoir un passé et un présent très tournés vers la mer. La visite d'un marché, réputé à l'ancienne, nous déçut beaucoup, car on n'y retrouva que les colifichets habituels pour les touristes.

Enfin, le 15 au petit matin, nous raccompagnâmes à l'aéroport Christiane et Jean-Claude qui allaient retrouver les frimas métropolitains, et nous reprîmes la route vers Whangarei retrouver le Taranis. Le restant de la journée fut bien rempli, entre le déplacement du bateau que nous

remêmes sur un ponton (en se servant de notre annexe qui faisait eau de façon de plus en plus significative !), un petit avitaillement, le début du lavage du linge et des draps, la récupération de nos billets d'avion définitifs et la restitution de la voiture !



Après avoir ainsi parcouru ce joli pays, de long en large, au cours d'un périple de plus de 5000 km, nous gardâmes finalement l'impression d'avoir visité une tranche d'Europe (mais à l'envers !), côté nature, qui va de la Norvège (avec ses fjords, ses pingouins, ses phoques...) à l'Espagne avec ses stations balnéaires, ses grandes plages, ses grandes baies encombrées d'îles, en passant par l'Irlande avec ses paysages vallonnés et verdoyants où paissent des milliers de moutons... Cependant, à la différence de l'Europe, ce pays très accidenté, mais à la nature généreuse, où on n'est jamais à plus de 120 km de la mer, grand comme la moitié de la France, n'est peuplé que de 4 millions d'habitants (dont 1,5 millions à Auckland et 400 000 à Wellington) !

La fin de l'étape et la préparation du retour prochain ...

Les jours suivants à Whangarei furent consacrés à (presque) prendre du repos, en abernaudissant le Taranis mollement, mettant à jour notre courrier et nos écritures, portant à réparer notre annexe, dont la vie semblait pouvoir être prolongée, bavardant avec quelques bateaux français (2 !), et se baladant dans cette jolie ville de caractère (capitale de la pendule), où nous trouvâmes à peu près tout sous la main. Le vieux quai (quai en bois du 19^{ème} siècle récemment restauré !), avait la particularité de comporter, sur la petite capitainerie, une "time ball" (littéralement boule du temps) qu'un mécanisme astucieux montait en haut d'un matereau quelques dizaines de secondes avant l'heure ronde et laissait chuter brutalement à l'heure pile, permettant ainsi aux capitaines des grand voiliers amarrés là, de régler leurs montres avant de partir vers de lointains horizons, pour pouvoir ensuite mesurer leur longitude avec précision.

Le 23 au petit matin, ce fut un nouveau départ pour une douzaine de miles, afin d'atteindre, à l'entrée de la Baie de Whangarei, la marina de Marsden Cove toute neuve et très luxueuse, dont les dépliants vantaient le calme et le charme d'être en pleine nature. Pour être en pleine nature, elle l'était, si ce n'est qu'elle était à un jet de pierre d'une grosse raffinerie, à 6 ou 7 km du plus proche hameau (et du plus proche téléphone), et qu'elle était dotée d'équipements frustes ! Une capitainerie, avec des toilettes à 500 m du bateau, un troquet, une vendeuse d'alcools et un vendeur de matériel de pêche étaient les seules marques de civilisation. En cas de pénurie de vivres, on pouvait toujours se rabattre sur la boîte congelée du fournisseur des pêcheurs amateurs qui formaient l'essentiel de la clientèle du port... Mais

Whangarei et sa "time ball"



pour trouver une place, pas de problème, et ne comprenant pas pourquoi à la VHF, le capitaine de port ne m'indiquait qu'un numéro de ponton, nous réalismes en arrivant qu'attribuer une place eût été comique, vu que nous étions 4 ou 5 bateaux par pontons, chacun d'entre eux comprenant plus de 50 places ! Les catways de plus de 20 mètres de long, les bornes électriques en inox massif commandées par cartes magnétiques, les pontons où une voiture aurait presque pu circuler nous laissèrent à penser que tout ceci, qui devait accompagner un vaste projet immobilier qui manifestement ne sortait pas de terre, avait dû prendre la crise financière internationale de plein fouet !



Un bataillon de dauphins Hector

Et dès le 25 janvier, nous repartions avec un beau temps persistant pour Tutukaka, qui nous sembla être une métropole à côté de ce que venions de connaître ! Après un accompagnement enthousiaste de la part d'un bataillon de dauphins Hector (un type de dauphin local un peu plus petit que notre dauphin commun) à l'entrée de la baie, l'accueil à la marina fut tout à fait à la hauteur de sa réputation (comme partout en Nouvelle Zélande), d'une rare qualité, et pour un prix renversant (nous payâmes nos

marinas entre 8 et 12 euros la nuit). Du coup, nous décidâmes d'y prolonger un peu notre séjour pour y faire quelques travaux de peinture sur l'arrière du cockpit dont la desquamation était avancée ! Nous testâmes même avec succès la pub du magasin général de la station qui se vantait de pouvoir fournir dans la journée tout ce qu'on désirait : c'était vrai ! Ce magasin qui ne contenait que l'essentiel pour la survie des habitants de la communauté fut capable de nous avoir, sans coup férir, des pêches, brugnons et abricots, du matin pour l'après-midi. Le seul problème de Tutukaka, haut lieu du nautisme néo zélandais puisque c'est de là que fut lancé le défi de la Coupe de l'Amérique en 1995 (qui vit la victoire de la Nouvelle Zélande), était d'être aussi un repaire de pêcheurs au gros dont les retours de compétitions sportives étaient pour le moins bruyantes et arrosées. Le dimanche soir et le vendredi soir, jusqu'à très tard dans la nuit, les prises de "striped marlin" de plus de 35 kg étaient fêtées avec force canettes de bière et gueulantes en tout genre !

C'est ainsi que le samedi 31 janvier, nous quittâmes avec un peu moins de regret ce havre de bonne humeur pour tourner notre étrave vers un mouillage forain de grande réputation (au moins ici), Whangamumu. Ce fut toujours avec grand soleil et peu de vent que nous attrapâmes notre "aribouille" de 3 kg, un délicieux thon jaune qui s'avéra être un régal pour nos papilles exigeantes. Le mouillage n'usurpait pas sa réputation, il était magnifique et parfaitement abrité. Nous avons ancré devant une ancienne station baleinière située au pied de collines couvertes de forêts et de prairies verdoyantes dans une anse où plus de 20 bateaux pouvaient tenir sans problème (ce qui fut le cas le soir même...). Aucune route n'arrivait dans cette anse et seuls quelques campeurs profitaient d'une jolie plage située au fond... un paysage de rêve ! Une baignade me permit de décaper un peu l'hélice (déjà fort sale) et un essai en vrai grandeur de l'annexe fut mis à profit pour tirer quelques photos du Taranis !

Enfin, le 2 février, toujours par grand beau temps, nous mettions le cap sur Opuia, terme de cette étape, afin d'y préparer le bateau à un séjour solitaire d'un peu plus de 2 mois. Nous eûmes quand même quelques frayeurs quand une vedette tirant un parachute ascensionnel coupa notre route plusieurs fois en tentant (heureusement vainement !) d'accrocher au mat son touriste pendu en l'air, ... qui ne devait pas en mener large !

Les problèmes de logistique rapidement expédiés, nous repartions le 3 au matin au volant d'une voiture de location à la découverte du nord de l'île du nord que nous ne connaissions pas encore. La visite d'une chocolaterie sur la route de Kerikeri ne nous prit que le temps d'une

Une belle collection de "gommes"



photo, quelques explications sur la fabrication des pralines (le chocolat étant importé des USA) et l'achat, pour la route, de quelques échantillons ! Nous consacraâmes beaucoup plus de temps à parcourir un village maori bien reconstitué à Kerikeri, au pied de la première mission des 14 pionniers qui s'installèrent en Nouvelle Zélande au début du 19^{ème} siècle et y prospérèrent (tout doucement) en bonne harmonie avec les indigènes. Le site, très joli, était bien choisi et a été bien aménagé. En partant vers le nord-ouest, nous traversâmes,

comme à l'habitude des paysages très ruraux où l'élevage des bovins fait fureur, avant d'arriver à Kaitaia où nous eûmes, par la visite du petit musée local, notre premier aperçu de l'exploitation des forêts de kauris. Il s'agit d'un arbre local qui peut atteindre des dimensions spectaculaires (plus de 50 m de hauteur, un volume exploitable qui peut atteindre 200 m³) et qui peut vivre plus de 2000 ans. La sève de cet arbre se transforme en durcissant, en gomme (de la même famille que l'ambre), qui a également fait l'objet d'une exploitation forcenée jusqu'au début du 20^{ème} siècle. Cette gomme était utilisée pour la fabrication de vernis et de linoléum et les plus beaux spécimens comme bijoux. Dans ce musée, il y avait également une ancre du découvreur français de la Nouvelle Zélande (De Surville) qui y séjourna en même temps que Cook (mais sans qu'ils s'y rencontrent !), mais dut assez rapidement partir, à cause du mauvais temps (et en y laissant une ancre !) pour rejoindre l'Amérique du Sud où il s'y noya ! Sans ce coup de vent, l'histoire de la Nouvelle Zélande eût peut-être été bien différente !

Le lendemain, nous repartions du bateau pour une grande boucle vers le sud (du nord de l'île du nord !) qui commença par nous mener à Kawakawa (à un jet de pierre d'Opua) pour y visiter... des toilettes publiques particulièrement excentriques (mais pas très anciennes - 1999), à la manière des œuvres du facteur Cheval (constituées de céramiques vernies colorées, de bouteilles de verre encastrées et de fer forgé incluant de vieilles hélices, clés anglaises et autres babioles de récupération). Nous rejoignîmes ensuite la côte ouest, côte sableuse peu hospitalière, entaillée de grands bassins reliés à la mer par des passes scabreuses. Le site d'Omare, à l'entrée du bassin Hokianga, nous permit, après une courte marche, de découvrir un paysage splendide de dunes et de rochers. La descente le long de cette côte nous fit ensuite passer à travers la "Waipoua forest" où se trouvent le "Lord" de la forêt, le "King" et les "Quatre Sœurs" (des kauris géants de plus de deux mille ans, qui forcèrent notre admiration). Cette forêt, heureusement préservée d'une exploitation intensive comportait aussi des fougères arborescentes (qu'on trouve partout en Nouvelle Zélande), d'une taille impressionnante. La visite du musée de Dargaville (toujours sur la côte ouest), à

Un paysage d'une rare beauté



travers ses collections hétéroclites qui ne dataient de pas plus d'un siècle, ne nous apprit pas grand-chose de plus sur le pays. Mais en retraversant l'île vers l'est, la visite du "Kauri museum" de Matakohe (très connu et chaudement recommandé par les guides) nous enthousiasma. Ce musée, qui retraçait, à nouveau, l'histoire des pionniers qui exploitèrent les kauris jusqu'au début du 20^{ème} siècle pour leur bois et leur "gomme" est particulièrement bien fait, avec des personnages de cire ayant les traits réels de ces pionniers (leurs descendants locaux s'en portent garants) et des animations en vraie grandeur d'une scierie de l'époque. Nous y apprîmes que les kauris et leur gomme étaient également exploités dans les marais, où



Le "Lord" de la forêt

des arbres de plus de 40000 ans ont été retrouvés (et utilisés). On y peut voir aussi des collections de très beaux meubles et morceaux de gomme que les "gumdiggers" extrayaient avec acharnement (des groupes ethniques européens, tels que les Dalmates notamment, firent partie de ces pionniers qui ont fait souche). Le retour vers Taranis se fit en repassant par Whangarei, que nous avions déjà beaucoup aimé !

Le 5 février, nous attaquâmes la dernière petite boucle vers l'est, pour aller voir Russell (en face d'Opuā), petite bourgade "historique" (c'est-à-dire avec de petites maisons restaurées de la fin du 19^{ème} siècle), un peu décevante, mais où nous déjeunâmes dans le premier hôtel de Nouvelle Zélande (The Duke of Malborough, l'hôtel le plus ancien, pas le meilleur !). Si l'aller, pour faire quelques 80 km, nous avait pris plus de 2 heures, le retour par le ferry depuis Okiato (première capitale historique du pays) ne nous prit pas plus de 10 minutes. Un dernier petit coup d'œil à Waitangi, tout près d'Opuā, sur une fête

maorie haute en couleurs avec ses grandes pirogues traditionnelles de course mit un point d'orgue à un voyage au programme bien rempli.

La voiture rendue, nous attaquâmes la préparation de l'hivernage du bateau, révisions du moteur et du groupe, rangement des voiles, de l'annexe, commande de l'antifouling et des nouvelles batteries pour le retour... Le seul problème de logistique qui nous tracassa jusqu'au dernier moment fut notre ultime traversée le matin du départ depuis la digue, où serait amarré Taranis pour les semaines à venir, et les pontons, traversée qui n'excédait pas 20 m mais nécessitait une annexe et un homme pour venir nous chercher en temps et en heure ! Nous prîmes langue avec "les rats" de ponton qui s'avéraient peu nombreux à Opuā et pas très fiables... l'apanage des marinas BCBG !

Enfin, comme toujours, les problèmes se transformèrent en solution (un jeune tourdumondiste canadien charmant nous amena sur terre en temps et en heure) et c'est au matin du 11 février que nous laissâmes le Taranis, sur sa digue à Opuā, tirant doucement sur ses amarres sous un crachin qui n'avait rien à envier à celui de nos provinces bretonnes...

Reposes-toi bien, bateau, la prochaine étape ne sera pas de tout repos !

Chantal et Pierre



Annexe

